

Un douanier Kousseau dans le Irièves : ALEXANDRE LYOUBOVIN

— La maison du peintre ?
— Là-bas, dans la petite rue qui monte. Vous verrez, il y a une fresque sur la façade.

Il y avait aussi un drapeau tricolore à la fenêtre du premier étage c'était veille de 14 juillet.

Un homme aux cheveux gris était assis sur un banc devant la porte.

— Vous êtes le peintre, sans doute !

— Le peintre ?... Si l'on veut. Je peins pour mon plaisir. Mais je n'ai jamais pris de leçons. Je ne suis pas sorti des Beaux-Arts. Disons que je suis un autodidacte.

Ainsi débuta, au petit village de Clelles-en-Trièves, la conversation avec Alexandre Lyoubovin.

Un cosaque du Don

Il naquit, voici soixante-trois ans, à Novotcherkask, capitale des Cosaques du Don. En 1920, il fut blessé à Sébastopol. Une balle dans la main gauche, dont il nous montre la fine cicatrice blanche.

— Ce sont des médecins français qui m'opèrent à Constantinople. De là, je gagnai la Serbie, puis la France et j'aboutis à Paris. Que faire ? Devenir chauffeur de taxi, comme tant de mes compatriotes ? Non. Je préférai entreprendre des études d'infirmier. Je me retrouvai agent sanitaire en Afrique équatoriale française. Je devins spécialiste de la maladie du sommeil.

Aux postes avancés de la France Libre

Ainsi de 1927 à 1940.

Lors de l'armistice, Alexandre Lyoubovin n'hésita pas un instant : il décida de rallier de Gaulle. Il s'engagea à Bangui, — capitale de l'Oubangui-Chari — au 2^{me} bataillon de marche de la 1^{re} D.F.L.

— L'Erythrée, l'Égypte, la Palestine. On ne se couchait pas, on se battait, on était privé de tout, on tombait, on se relevait, on courait...

Ainsi raconte-t-il, cette guerre d'où il a ramené les galons de sergent-major, la médaille militaire, la croix de guerre, la médaille de la résistance.

D'où il a ramené aussi une tuberculose pulmonaire bilatérale, contractée en service commandé.

Un hôpital à Jérusalem, un sanatorium au Liban, la réforme, une pension à 100 %, la libération de la France (sa seconde patrie, si chère à son cœur), Praz-Coutant au plateau d'Assy, Grenoble enfin en 1947.

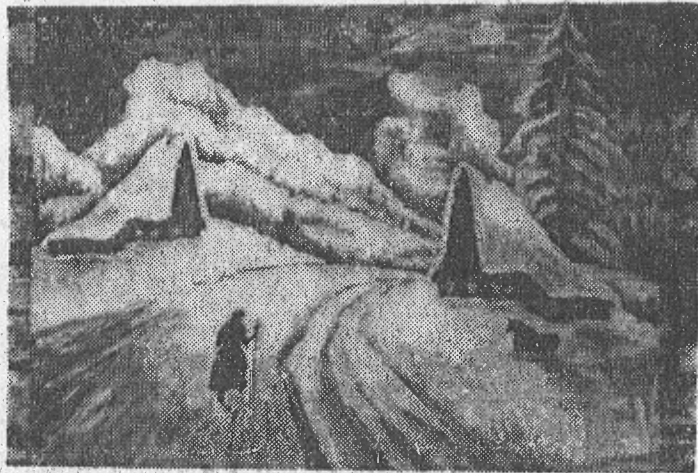
Un homme libre

Il y rencontre une femme dont le mari, déporté à Auschwitz, a péri dans les fours crématoires. Ils unissent leurs deux solitudes, se marient et s'installent en Bourgogne, près de Dijon.

En août 1961, ils s'établissent enfin dans le Trièves. Une petite maison,

qu'ils retapent, des pinceaux et quelque 150 toiles qui couvrent presque complètement les murs du logis.

Alexandre, personne ne lui a appris à peindre. Il ne fréquente aucune école et se moque des modes comme des tendances. « Ni Dieu, ni seigneur, ni maître ». C'est un homme libre. Il exprime ce qu'il a à dire, comme cela vient, sans souci de plaire ou de déplaire. Il aime le chevalet. La palette est la seule joie de sa vie.



Russe au bar de l'ine



« Ma femme dans la couture... »
« Il m'a un peu monté le cou », dit-elle !

« Ce que j'ai dans le ventre »

S'il fallait le classer, ce serait parmi les naïfs : du côté du douanier Kousseau...

Il raffole des couleurs vives, qu'il entrechoque allègrement. Cette flûte douce qu'est la gouache ce violon qu'est l'aquarelle, il n'en joue pas. Mais les cymbales et la grosse caisse, ah ! oui...

— Moi, je tente d'exprimer ce que j'ai dans le ventre, confesse-t-il.

C'est la tristesse de la plaine russe, les soirs d'hiver sous la neige. C'est

le désespoir des arbres noirs dépouillés par le gel. C'est l'incendie des couchants pourpres sur les sentiers bourguignons ou les montagnes dauphinoises ; c'est l'amour pour les pauvres moujiks de la région de Rostov. C'est le souvenir des saintes images peintes sur l'iconostase des églises russes. C'est l'effervescence d'une imagination, parfois drôlatique, mais plus souvent tragique, où la guerre et la misère servent de contrepoint à l'allégorie. C'est une bouffée de simplicité...

Quelque chose de tout cru, mais dont on ne peut discuter la qualité fondamentale : la sincérité.

P. Dr.



Alexandre Lyoubovin
(Photo X.)

